

l’imagine, et l’iconographie. Les somptueux vêtements d’Achille et Ajax sur la célèbre amphore d’Exékias conservée au Vatican sont dans toutes les mémoires. La première partie du recueil rassemble des études qui touchent au don, à l’offrande, au cadeau, à la contribution, aussi à l’organisation du secteur textile par le pouvoir, que l’on peut approcher par exemple par les tablettes en linéaire B pour l’économie palatiale mycénienne. La cité grecque, la cour des Achéménides, la caisse de l’empereur à Rome sont concernés, mais aussi les dieux et leurs effigies honorés et ornés par des offrandes de vêtements. Les aspects économiques, la production et le marché, la circulation des biens sont évoqués, pour Athènes à travers le destin du butin des Perses, aussi pour l’Égypte, l’approvisionnement de l’armée romaine et le trafic au long cours de la soie à Palmyre. Le vêtement fait partie de l’apparat privé, du donner à voir, mais aussi des fêtes civiques, des rituels et des rites de passage où la symbolique du tissu est liée autant aux personnes qu’aux dieux. La décoration, les motifs, l’ornementation des tissus s’inscrivent aussi dans un contexte plus large où les transferts d’images et de symboles passent d’un support à un autre. La question est alors de comprendre d’où vient la composition première et comment elle est adaptée à son nouveau support. À Palmyre, il est assez surprenant de voir les modèles créés pour les textiles passer dans la décoration architectonique. Une démonstration de plus, particulièrement enrichissante, de la présence décisive du textile dans tous les secteurs de la société antique.

Georges RAEPSAET

Marie-Adeline LE GUENNEC, *Aubergistes et clients. L’accueil mercantile dans l’Occident romain (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.)*. Rome, EFR, 2019. 1 vol. 16 x 24 cm, 593 p., 44 fig., 11 pl., tableaux. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D’ATHÈNES ET DE ROME, 381). Prix : 49 €. ISBN 978-2-728313426.

Le monde romain des auberges, restaurants et débits de boisson a mauvaise réputation. Il était donc intéressant d’approfondir le sujet afin de déterminer quelle était son importance réelle dans la vie économique et sociale, alors que la littérature et en particulier les élites, le dépréciaient, par rapport aux échanges d’*hospitium* gratuit dont les catégories supérieures de voyageurs bénéficiaient grâce à leur statut et leur richesse. C’est pourquoi M.-A. Le Guennec a choisi de définir son propos par les termes un peu inhabituels d’accueil mercantile. C’est, en effet, exclusivement à ce secteur commercial qu’est consacré l’ouvrage et non à toutes les formes privées ou publiques de logement temporaire, liées à l’*amicitia* ou aux organisations officielles destinées aux déplacements également officiels. Le volume est très riche, très approfondi et les lecteurs qui y trouveront du grain à moudre se recruteront aussi bien chez les philologues que chez les juristes ou les épigraphistes, par exemple. En outre l’auteure s’est intéressée aux aspects archéologiques des locaux avec des critères très stricts, ce qui surprendra peut-être un peu ceux qui ne retrouveront pas sélectionnés des sites habituellement reconnus comme des auberges ou des relais. Après une introduction assez fournie qui expose les bornes chronologiques retenues incluant largement les auteurs chrétiens et les principes méthodologiques de l’étude, M.-A. Le Guennec entame l’ouvrage avec un essai de définition de l’activité commerciale du *caupo*, d’après Gaius notamment, pour constater précisément un manque de définitions normatives qui demandera un examen large de

sources multiples pour aboutir à un concept bien cerné. Suit une analyse très fouillée du vocabulaire des auberges, autour du terme *caupo* certes, mais aussi de toute une série de mots qui recouvrent des variantes peu différenciées pour désigner d'une part les lieux (*caupona, taberna, deversorium, stabulum...*) et les métiers (*caupo/copo, popa, deversitor, stabularius...*) tant masculins que féminins (plus rares). On y découvre qu'il se pourrait que le *stabulum* n'ait pas nécessairement été une « auberge avec écurie » et que les termes *hospes* et *hospitium* ont connu avec le temps une évolution vers l'accueil mercantile dans une acception méliorative, au sein d'un enrichissement progressif du champ lexical de cette activité. Le second chapitre envisage les pratiques économiques, les prix, les paiements, la rentabilité mais aussi le cadre juridique et les actions possibles, étant donné le régime de responsabilité des professionnels du secteur hôtelier. Le troisième chapitre aborde l'étude sociale de ces tenanciers, libres, affranchis, esclaves, hommes et femmes que l'épigraphie nous donne à connaître : une situation entre intégration par le travail et marginalisation culturelle et juridique. C'est le moment de comprendre les restrictions mentales qui frappent ces artisans, qui deviendront des exclusions légales d'après le Code Théodosien. On est surpris d'apprendre à quel point sont dépréciées les femmes qui travaillent dans ce secteur, assimilées à des prostituées et à des sorcières. Enfin le chapitre 4 s'intéresse à la clientèle de ces établissements, nécessairement de moindre statut que ceux qui profitent de l'*hospitium* gratuit, composée de voyageurs au profil très diversifié, mais aussi de la population voisine qui y trouve une sociabilité de quartier, un rôle très important dans le fonctionnement quotidien des pratiques communautaires. En conclusion M.-A. Le Guennec insiste sur l'ensemble cohérent que constitue le secteur commercial de l'accueil mercantile malgré une diversité apparente accentuée par un vocabulaire disparate. L'étude des cadres archéologiques est assez restreinte et conclut à une polyvalence des locaux. En fait c'est un domaine qui demanderait une analyse propre sur la base d'une vaste documentation, d'autant que les vestiges apportent peu d'indices quant au caractère public ou commercial des établissements retrouvés. Certes la documentation rassemblée est intéressante car elle est très sévère dans son choix, mais elle ne recouvre pas la richesse des possibilités et la variété des formats des bâtiments que l'on peut identifier comme relais. Il reste assurément là du travail et des approfondissements nécessaires sans doute à effectuer dans le cadre d'une équipe pluridisciplinaire, car l'archéozoologie a aussi un rôle à jouer. Le volume comporte également une série d'annexes importantes : une étude de la célèbre stèle d'Aesernia (*CIL IX 2689*), une traduction des titres du *Digeste* concernant l'hôtellerie (IV, 9 et XLVII, 5), un bref répertoire des sources épigraphiques les plus fréquemment utilisées, des tableaux cataloguant les professionnels définis dans les sources littéraires et épigraphiques (sorte de prosopographie de l'accueil mercantile, précise et précieuse, mais avec de curieuses datations allant du II<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> s. sans tenir compte de l'arrêt de la pratique épigraphique privée, notamment funéraire et religieuse, vers 250) et deux corpus archéologiques avec des fiches par établissement comprenant tous les éléments pertinents (date, lieu, plans, critères d'identification et fonctions reconnaissables). Des indices détaillés et une bibliographie complètent l'ouvrage. Un secteur économique méconnu ainsi analysé et exploité apporte à l'historien des sujets de réflexion sur les limites de notre documentation et sur les stéréotypes que nous véhiculons facilement à la suite des auteurs anciens. Pourtant le rôle des aubergistes, dans ce monde romain vaste et parcouru de routes économiques multiples, était essentiel

pour assurer la fluidité des déplacements des hommes et des marchandises, ces tracés commerciaux que l'on suit abstraitement d'après les inscriptions et les artefacts. Un ouvrage dense et riche, plein d'informations et de réflexions intéressantes, que les annexes aident à exploiter dans tous ses apports.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Steven J.R. ELLIS, *The Roman Retail Revolution. The Socio-Economic World of the Taberna*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, 21,6 x 12,8 cm, XIX-298 p. 84 ill., Prix : 73 £. ISBN 978-0-19-876993-4.

*The Roman Retail Revolution* est un livre ambitieux. Son titre même se signale par son audace, bien que Steven Ellis minimise d'emblée la portée du concept de révolution, tel qu'il l'applique au monde socio-économique de la boutique. Par cet écho à *The Roman Revolution* de Sir Ronald Syme, un auteur né comme lui aux antipodes, S. Ellis ne pose pas l'existence de bouleversements historiques comparables à une Révolution Culturelle ou à la Révolution Industrielle. Mais en prenant part à une historiographie récente qui a rebattu les cartes dans ce domaine, il inscrit l'étude des *tabernae* dans la longue durée et dans une série de changements d'équilibre majeurs qui affectèrent les villes romaines. Selon lui, trois révolutions scandèrent les quatre siècles envisagés, du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. En outre, S. Ellis se place dans la grande tradition pompéianiste, en exploitant ses propres résultats de fouille, au voisinage de la Porte de Stabies. Il la dépasse cependant de très loin, puisque son livre s'appuie sur la prospection personnelle d'une centaine de sites : de Conimbriga à Sagalassos, en passant par Timgad, Alésia, Aquincum ou Délos, par exemple. De même, l'analyse la plus précise des bars et restaurants se trouve au cœur de l'ouvrage, mais il propose un modèle intégrant les *tabernae* de toute catégorie. Enfin, le livre s'applique non seulement à décrire des espaces matériels, qui s'inscrivent dans une typologie très diversifiée, mais aussi à expliquer les différentes logiques d'investissement qui ont favorisé leur essor. La rentabilité immédiate des boutiques, louées par les plus riches ou gérées par leurs dépendants, et implantées dans des lieux de passage au fort potentiel économique, n'était pas seule en cause. Aménagées à l'initiative des élites, les *tabernae* correspondaient, en effet, à l'une des nombreuses pièces d'un mécanisme de contrôle social et politique des populations urbaines. Ces *tabernae* tinrent un rôle de premier plan dans la fabrique et les recompositions successives du paysage urbain. Leur floraison *en masse* (en français dans le texte) caractérise l'Italie du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Elle s'explique par l'urbanisation et la croissance économique intenses qui métamorphosèrent l'Italie pendant l'ère des conquêtes méditerranéennes de Rome. Puis S. Ellis identifie une seconde révolution du commerce de détail, entre 30 av. J.-C. et 30 ap. J.-C. environ. Il l'observe d'abord à Pompéi, après avoir battu en brèche une thèse ancienne. Contrairement à ce que pensait A. Maiuri, ce ne serait pas au lendemain du séisme de 62 ap. J.-C. que les villes proches du Vésuve virent leur tissu économique changé en profondeur, mais plusieurs décennies auparavant – comme bien d'autres ailleurs. Les économies locales se transformèrent alors sous l'effet d'une spécialisation plus poussée de leurs *tabernae*, dont l'essor du bar à comptoir fut symptomatique, et du remplacement d'une proportion significative d'ateliers par des commerces de détail.